

Un dialogue mal engagé

par Thierry Hentsch

ANDRÈS. — Bonsoir, Polla... Suis-je en avance ? (*Sourire moqueur de Polla*) Ce n'était pas pour 7 h. ?

POLLA. — C'était pour 7 h. 30, et il est à peine 6 h. Salut quand même !

ANDRÈS. — (*Embarrassé*) J'étais dans le quartier, et... Bon, d'accord, je voulais te voir avant l'arrivée des autres — comment vous dites ?... entre quatre yeux ? Avant-hier je t'ai cherchée partout dans la manifestation contre l'AMI.

POLLA. — Belle raison de manifester ! Eh bien, entre ! Ne reste pas là planté comme un clou de girofle. Pose ton manteau et suis-moi à la cuisine. (*Arrivée à la cuisine*) Et qu'est-ce qui me vaut ces assiduités ?

ANDRÈS. — Rien... Je me sens un peu seul, un peu perdu. Mardi, j'espérais te trouver parmi les manifestants, je pensais que tu pourrais m'expliquer ce qui se passait. Il y a des mois que je vis ici¹, et bien des choses m'échappent encore. Mais surtout, j'avais envie de te voir, j'ai été très déçu de te manquer.

POLLA. — C'est que je n'y étais pas. Voilà. tout. Ça t'étonne ? (*Balbutiements d'Andrès*) J'avais autre chose à faire, je ne pouvais pas. Et puis je ne vois pas pourquoi il faudrait que je participe à tout ce qui grouille, non mais ! C'est vrai, à la fin, ça devient énervant. « Je ne t'ai pas vue, pourquoi tu n'y étais pas ? » Merde, ras le bol ! Je n'avais pas envie d'y aller, voilà ! Ça te va

¹ Andrès vient d'une île introuvable, c'est l'étranger. Voir un premier dialogue intitulé « Dialogue électif », paru dans *Le voile démocratique, Conjonctures*, no 19, hiver 94, pp. 1-26.

comme explication ? PAS LE GOÛT. Congé, la militante. Pas de service, en vacances. (*Andrès complètement médusé, muet*)... Bon, bon, ça va, pas besoin de me regarder comme un merlan frit... Excuse-moi, ça tombe sur toi, pauvre vieux, et tu n'y peux rien. C'est aux autres que j'en veux. Il y a des jours où j'ai envie de tout foutre en l'air, manifs, camarades, comités, organisation. On se démène, on se gèle le cul, et puis quoi ? Tout continue comme avant. J'ai appris que des copains se sont fait embarquer par les flics pour s'être simplement assis devant l'entrée du Sheraton. Et personne ne dit rien. Les journaux n'en parlent même pas. Simplement assis, tu te rends compte !... Alors, du coup, je me dis, merde, j'aurais dû être avec eux, tu vois ?

ANDRÈS. — Oui, mais tu as bien le droit...

POLLA. — Bien le droit, bien le droit ! Il s'agit bien de ça ! Bien sûr que j'ai le droit de rester chez moi à écouter Mozart... C'est une question de justice ! Les flics ont bien le droit de ramasser n'importe qui sous n'importe quel prétexte, les grosses compagnies multinationales ont bien le droit de rafler des pays entiers, ou tout comme, et on n'aurait même pas le droit de s'asseoir devant leurs hôtels de merde pour dire NON ?... (*Elle se passe les mains sur le visage*) ... Bon, il faut que je me calme. Je ne t'ai même pas offert à boire. Du vin, de la bière ? J'ai de la rousse. (*Acquiescement silencieux d'Andrès. Elle ouvre une bouteille, sort deux verres, ils s'assoient*) Allez, à ta santé... Tu sais, j'ai pas l'air, mais je suis contente que tu sois là. C'est vrai, je n'en peux plus, trop de choses, j'ai besoin de parler. Et avec toi, c'est possible, peut-être parce que tu regardes les choses de loin, tranquillement, comme si tu n'avais pas quitté ton île... Tu vois, il y a des jours où je me demande à quoi ça rime, tout ça, des jours où j'aurais

juste envie de vivre, juste pour moi-même, et puis, non, on ne peut pas...

ANDRÈS. — Pourquoi pas ? Est-il injuste de vivre pour soi-même ?

POLLA. — J'ai dit *juste*. Juste pour soi-même. Sans se préoccuper du monde. Et ça, ce n'est pas seulement injuste, c'est impossible. Pour ne vivre vraiment que pour soi-même, il faudrait vivre ailleurs, il faudrait pouvoir vivre hors du monde — ou dans un monde parfaitement juste, ce qui revient au même. Le monde est injuste, et on ne peut vivre juste pour soi dans un monde pareil.

ANDRÈS. — Donc l'ermite est injuste.

POLLA. — Oui, et il fait mine de l'ignorer en prétendant prier pour le monde. Comme si le monde avait besoin de ses prières ! Il se retire, et pour justifier son retrait, il prie pour nous. Quelle farce ! Il ne s'occupe que de lui-même.

ANDRÈS. — Si tu veux, mais c'est une occupation très difficile. Se retirer, se recueillir, quelle exigence ! Ce retrait peut paraître égoïste, mais il a valeur d'exemple pour le monde... (*Polla fait mine de l'interrompre*) Attends ! Que l'ermite prie pour le monde ne m'impressionne pas plus que toi. Mais ce n'est pas de cela qu'il s'agit. La valeur de son recueillement, c'est d'indiquer que dans le monde, il y a trop de gens qui courent et pas assez qui méditent. Que le monde souffre de trop d'agitation. Que l'humain pâtisse de ne pas suffisamment méditer. Qu'il faut savoir s'arrêter...

POLLA. — Tu en vois beaucoup, toi, d'ermites aujourd'hui ? Tu vas me dire que c'est justement d'en manquer que le monde va si mal. Mais quand même y en

aurait-il des centaines en train de méditer, qu'est-ce que cela changerait ?

ANDRÈS. — Pas grand-chose. L'ermite n'est qu'une métaphore, sa méditation est un signe. Elle n'a pas d'autre valeur, pas d'autre effet, si tu préfères, que d'indiquer la possibilité d'une autre attitude. L'homme peut faire autre chose que s'agiter.

POLLA. — Ce n'est pas l'agitation qui m'intéresse, c'est l'action. L'action est autrement plus difficile à assumer que la solitude de l'ermite. L'homme n'est pas ce qu'il médite, il est ce qu'il fait.

ANDRÈS. — Un de vos philosophes disait, je crois, quelque chose d'approchant dans les années cinquante... Va pour l'action. Mais qu'est-ce qu'agir ? Est-ce courir à gauche et à droite ? Tout à l'heure, ma chère, c'est toi qui te plaignais de te disperser en vains efforts, de n'avoir plus assez de temps pour toi, non ? (*Polla acquiesce de mauvaise grâce*). C'est donc que l'action peut devenir agitation. Et que, plus généralement, ce qu'on appelle agir, c'est-à-dire travailler, aller et venir, organiser, que tout cela, en fin de compte, c'est plutôt de l'agitation.

POLLA. — Belle philosophie ! À ce compte là, toute la vie n'est qu'agitation. Et il n'y a plus d'engagement qui vaille. Parfait, *enjoy*, comme ils disent. Faisons n'importe quoi, jouissons au jour le jour — pour les *happy few* qui peuvent — et à côté de nous le déluge !

ANDRÈS. — Non, justement pas. C'est justement de ne *pas* faire n'importe quoi, qu'il s'agit. Le n'importe-quoi, ce n'est pas seulement de jouir à tort et à travers, ou de s'en donner l'illusion. La plus grande illusion, c'est encore le sérieux. Il y a une façon sérieuse, bien intentionnée de... comment disais-tu, l'autre jour : piétiner les choux ?

POLLA. — Non, pédaler dans la choucroute. Mais il y a aussi moyen d'être dans les choux. Ça, c'est pour les doux rêveurs de ton espèce.

ANDRÈS. — De nous deux, qui rêve de changer le monde... ? Ce que j'essayais de dire, c'est qu'il y a une façon de s'engager, non, mille façons de s'engager qui sont du n'importe-quoi. Tu disais toi-même, tout à l'heure, que les manifestations, les réunions, les protestations ne changent rien à rien, non ?

POLLA. — Tu tiens vraiment à me foutre de mauvais poil, ma parole ! Il y a des moments de découragement, c'est clair. Faudrait être cinglé pour croire sans jamais flancher à l'efficacité de ce qu'on fait. Avec toi, on en fait toujours trop ou jamais assez, il faudrait savoir !

ANDRÈS. — Tu ne crois pas si bien dire : il faut savoir...

POLLA. — Comme disait Aznavour !

ANDRÈS. — Quel amour ?

POLLA. — Laisse tomber, c'est un chanteur. J'oublie toujours que tu viens d'une autre planète.

ANDRÈS. — Bon. Tu m'expliqueras ça un autre jour. Je disais... je disais quoi, au juste ? Ah oui, il faut savoir... enfin, essayer de savoir, essayer de comprendre. Comprendre ce que c'est qu'agir. Est-ce qu'on sait ce qu'on fait ? Est-ce la peine de s'engager, comme tu dis, sans savoir ce qu'on fait ?

POLLA. — (*Lui mettant la main sur l'épaule et déclamant*) Seigneur, pardonne-leur, car ils ne savent pas ce qu'ils font !

ANDRÈS. — Tout juste ! S'il y a quelque chose d'imparadonnable, c'est bien cette négligence. Non pas de ne pas savoir, mais de ne pas chercher à savoir. Ne pas

savoir, c'est notre condition. Mais ne pas chercher à savoir, ça c'est impardonnable. Et puisque tu invoques vos *Écritures*, j'ai lu l'autre jour avec stupéfaction, dans la *Genèse*, que le « péché originel », comme vous dites, ce serait de vouloir manger à l'arbre de la connaissance. Incroyable.

POLLA. — Incroyable, en effet. Remarque, ça n'a pas empêché la science et tout le bazar. Et puis, connaître, connaître ! En voilà une autre, de maladie !

ANDRÈS. — Tout à fait. Il en va de la connaissance comme de l'action, toutes deux sont sujettes à la boulimie. Quand je dis « tenter de savoir ce qu'on fait », « faire » inclut toute activité, y compris celle qui consiste à apprendre. Apprendre peut être une autre façon d'accumuler, si j'en crois les prospectus de vos universités. Savoirs à vendre, en gros et au détail. Comment dit-on, déjà : faire de l'abattage² ? (*Perplexité de Polla*). Ce que j'essaie de dire en fin de compte est très simple : quoi qu'on fasse, il faut le penser.

² *Le Grand Robert de la langue française*, deuxième édition entièrement revue et enrichie, mise à jour en 1992 :

ABATTAGE ou (vx) ABATAGE [...]

III. (Emplois fig. de *abattre*, I. : *abattre de la besogne*, etc.).

1. (1822). Argot, vx. AVOIR DE L'ABATTAGE : avoir une haute stature, une grande vigueur. *Mod.* (1908). Avoir du brio, de l'entrain, tenir son public en haleine. *Cet acteur a de l'abattage, un sacré abattage.*

2. (1872, Larchey). Argot comm. *Vente à l'abattage* : vente à vil prix et par grandes quantités d'une marchandise de qualité médiocre. *Un abattage* : une vente à l'abattage.

Argot. « Commerce galant rapide à prix fixe et de tarif modeste » (Simonin); fait de se prostituer à vil prix à une clientèle nombreuse. (Surtout en loc.). *Maison d'abattage. Faire (de) l'abattage, travailler à l'abattage.*

POLLA. — Génial ! Faire l'amour en pensant. Ou penser en faisant l'amour. Ou penser avant de le faire.

ANDRÈS. — Mais oui, pourquoi pas ? L'amour, on le ferait peut-être moins bêtement.

POLLA. — Qu'est-ce que tu as contre les animaux ?!

ANDRÈS. — Rien, tu sais bien. Mais je suis homme. Et amené, en tant qu'homme, à me demander ce qui fait mon humanité : la copulation ? la voracité ? les démangeaisons ? Rien de tout cela. Tout cela, nous le partageons avec les bêtes. Ce qui me fait homme, c'est l'étonnement, la question. On a dit que le propre de l'homme c'est le rire. C'est que le rire dérive toujours, plus ou moins, de la réflexion. L'homme qui ne réfléchit pas, l'homme qui ne s'interroge pas, qui n'est curieux de rien n'a littéralement pas de quoi rire. Il est à mille pieds au-dessous de la bête. C'est un animal sans la grâce animale, un animal sans style. Le style de l'animal humain, c'est la pensée. Même lorsqu'il fait le clown. Surtout lorsqu'il fait le clown.

POLLA. — Le problème, c'est que ton clown se prend foutrement au sérieux. Derrière ses pitreries, il croit faire dans la *pensée*, pour reprendre ton mot fétiche. Mais sa pensée n'est qu'un hochet, il n'en est qu'à balbutier, le pauvre nourrisson ! (*Andrès la regarde sans trop comprendre*) D'agiter ses neurones, l'*homo sapiens*, ça ne l'a pas beaucoup amélioré côté comportement. Il torture, il viole, il extermine... j'allais dire pas moins qu'autrefois, mais c'est plus, bien plus. Notre siècle en mène large : grandes surfaces, liquidations massives, ça nous connaît. Bref, question justice, la pensée a foutrement déboisé. Là tu peux parler d'abattage³ !

³ Ici Polla, croyons-nous, pense plutôt à quelque chose comme *L'erreur boréale* de Richard Desjardins.

ANDRÈS. — C'est vrai, l'impuissance de la pensée est un scandale permanent. Trois mille ans de dégoisement philosophique n'ont pour ainsi dire rien accompli. Pour ainsi dire, parce que, tout de même, certains *principes* ont changé, et ce n'est pas tout à fait rien. Je sais, je sais, ils ne sont pas respectés, mais ils sont posés, c'est déjà ça. Je préfère que la police se sente réduite à pratiquer la torture en secret plutôt que de l'administrer fièrement, toutes bottes dehors. Et puis, trois mille ans, c'est très court. À l'aune d'une vie, cela paraît énorme, mais au regard de notre apparition sur terre comme espèce, c'est une fraction de seconde. Nous en sommes encore à balbutier, comme tu dis si bien, parce que nous sommes à peine nés, à peine nés à la conscience.

POLLA. — Ça me fait une belle jambe ! J'en ai rien à branler de ta conscience à retardement ; un pétard mouillé, point final. La justice, pour moi, c'est ici maintenant. Ta philosophie ne vaut pas mieux que la religion qui nous promet le bonheur pour l'au-delà. Même si je pouvais avoir la certitude que la justice allait faire des progrès au cours du prochain millénaire, et j'en doute fort, cette certitude ne me consolerait pas d'avoir vécu dans l'injustice où on se vautre. Parce que cette injustice est effroyable, tellement énorme, en fait, qu'elle nous bouche la vue. Tu vois, le plus abject dans tout ça, c'est qu'on ne la voit plus. Elle nous crève les yeux, mais elle nous les crève si gentiment, nous les nantis, qu'on ne la voit plus. Il y a des jours, Andrès, où je me demande comment on fait pour ne pas devenir fous... Au fond, l'engagement, c'est peut-être ça, un remède contre la folie.

(Silence)

ANDRÈS. — La révolte te va rudement bien. Ne le prend pas en mauvaise part. Je suis sincère : ta révolte

me touche, elle est la preuve que l'humanité est possible .

(Silence)

« Un remède contre la folie », ce que tu dis là, « au fond », c'est que l'engagement est une nécessité intérieure. C'est toujours soi-même qu'il s'agit de sauver : de la folie, du désespoir, de l'ennui, que sais-je ? Et si on ne sait pas cela, c'est alors que ça devient n'importe quoi. L'injustice nous crève les yeux, dis-tu, mais l'engagement irréflecti est un emplâtre sur un œil crevé, on n'y voit pas mieux. On croit agir et, encore une fois, on ne fait que s'agiter. La pensée, tu vois, c'est le remède souverain contre l'agitation.

POLLA. — Et la plus belle drogue pour ne rien faire, beau philosophe.

ANDRÈS. — D'accord, la pensée est un piège. Un piège redoutable. Un piège inévitable... Est-il nécessaire d'interroger la vie ? Mais comment ne pas l'interroger, elle qui nous questionne et nous bouscule sans cesse ! La pensée, nous ne l'avons pas choisie, c'est un don, un don empoisonné, peut-être, mais nous n'avons pas le choix. La pensée est une sorte de maladie, c'est la maladie de l'homme. Et devant ce mal-là, je ne vois pas d'autre remède que la pensée.

POLLA. — La pensée est le remède et le poison.

ANDRÈS. — De toutes les drogues, c'est encore la moins néfaste. Et de loin...

POLLA. — À condition de la partager. Une autre bière ?

ANDRÈS. — Non, merci. Tout à l'heure nous partagerons le vin... N'a-t-on pas sonné ?

POLLA. — *(Elle se lève, va pour ouvrir et revient avec Aristide qui tient une bouteille à la main.)* Tu tombes à pic. Nous allions passer au vin.

ARISTIDE. — Salut Andrès. Tu parais abattu ?

ANDRÈS. — Salut. Je réfléchissais.

POLLA. — Toute une réflexion ! mon vieux. On a déboisé le terrain pour la discussion de tantôt.

ARISTIDE. — Comment ?! Vous avez commencé sans nous ?

ANDRÈS. — Pas vraiment. Une sorte de prélude à la justice : le philosophe doit-il s'engager ?

POLLA. — Et la militante retourner à ses casseroles ?! À bas l'action et vive la bouteille. Voilà succinctement de quoi il retourne. (*Andrès fait mine de protester mais Aristide ne lui en laisse pas le loisir.*)

ARISTIDE. — *In vino veritas*. J'en ai justement apporté de l'excellent. Mais pas question de beuverie. On ne se saoule qu'avec de la vinasse, et ça, c'est du Pauillac 82. De derrière les fagots de la cave de mon oncle. Quant au philosophe, il n'a pas le choix : le vin est tiré, il faut le boire.

POLLA. — Mais encore ?

ARISTIDE. — Le philosophe n'a pas à s'engager. Il *est* engagé.

POLLA. — Comme tout le monde.

ARISTIDE. — Justement pas.

POLLA. — J'en étais sûr ! Toi et ton élitisme, ça ne rate jamais. Écoute-le bien, Andrès : le sublime Aristide va professer que nous sommes tous dans le bain, dans le bain de la vie, s'entend, et que le philosophe, lui, est à la fois dans le même bain et pas dans le même bain parce qu'il a conscience d'y tremper avec conscience. C.Q.F.D. !

ARISTIDE. — (*Se tournant vers Andrès.*) Mais qu'est-ce que tu lui as fait ?

ANDRÈS. — Rien. Je viens de le dire, on parlait des rapports entre philosophie et engagement, entre pensée et action. Et...

ARISTIDE. — Attention ! ce n'est pas la même chose. La philosophie est nécessairement engagée, — (*levant la main vers Polla*) non, laisse-moi finir — tandis que la pensée n'est pas nécessairement agissante.

POLLA. — Ni l'action nécessairement pensée.

ARISTIDE. — Ni l'action nécessairement pensée. Tout à fait. Ni pensée ni pensante, d'ailleurs. (*Se tournant vers Andrès.*) Mais je t'ai interrompu.

ANDRÈS. — Pas grave... J'ai perdu le fil. Mais, juste avant ton arrivée, nous étions tombés d'accord, je crois, que la pensée, hormis le Pauillac 82, est la meilleure des drogues.

ARISTIDE. — Meilleure que l'amour ?

ANDRÈS. — Meilleure, je ne sais pas. Moins traître, disons. (*Rire d'Aristide.*)

POLLA. — Ah les sages hommes ! Tristement prévisibles. Je vous reconnais bien. Socrate avait beau exaspérer Xanthippe, il se gardait bien d'injurier Vénus.

ARISTIDE. — Aphrodite ! ma chère, Aphrodite. Et, si je ne m'abuse, il préférait Éros. L'amour socratique est plutôt masculin. Les femmes sont bonnes pour la reproduction.

POLLA. — Vous oubliez Diotime, Monsieur l'érudit. Les plus belles choses de l'amour, Socrate les tient d'une femme.

ANDRÈS. — Je ne vous suis pas dans vos savantes références. Je vois seulement qu'elles nous éloignent de l'engagement.

ARISTIDE. — Pas tant que ça ! L'amour y a sa part. La philosophie est amoureuse, mon cher.

POLLA. — Enfin ! Enfin une parole sensée. Mais venant de toi, je me méfie. Je crains que ton engagement à toi n'ait pas grand-chose à voir avec l'amour. (*levant le bras*) Minute ! je continue. Tu dis que la philosophie est engagée. Tu dis qu'elle l'est forcément (*acquiescement discret d'Aristide*). Parce que la réflexion engage ? (*Nouvel acquiescement*) Et que nous sommes obligés de réfléchir ?

ARISTIDE. — On peut le dire ainsi, mais...

POLLA. — Je ne vois pas trace d'amour là-dedans. Sans compter que réfléchir aux théorèmes d'Euclide et s'enivrer de géométrie n'engage à rien. Pour moi l'engagement est le fruit d'une volonté. Une volonté au service d'une pensée. Une pensée amoureuse de la vie, soucieuse des autres, et qui trouve sa vérité ou se heurte à son démenti dans l'agir. Si l'engagement n'est pas voulu, s'il n'est qu'un phénomène inhérent à la condition humaine, alors à quoi bon toute notre discussion ?

ARISTIDE. — Phénomène, condition humaine, tu as de ces mots ! Je suis moins loin de toi que tu crois. La différence entre nous, vois-tu, c'est que tu portes le monde et moi pas. Trop lourd pour moi, le monde. J'ai assez à faire à m'y tenir, à ne pas décrocher, si tu préfères. Parce qu'à bien y réfléchir, se tenir dans le monde, c'est un travail à plein temps.

POLLA. — C'est ce que Boris Vian dit du turbin des snobs !

ARISTIDE. — Joli ! En voilà un, n'empêche, qui savait se tenir. Il se moquait doucement de son ami Sartre ; mais, à sa manière, qui était superbe, il ne s'engageait pas moins que lui. Il a tout de même réussi à écrire une chanson que le pouvoir s'est donné le ridicule d'interdire... Au fond, je me demande si l'engagement n'est pas une mauvaise question. En tout cas ce n'est pas quelque chose qu'on éclaire de vouloir l'opposer à la gratuité de la pensée — si ça veut dire quelque chose. La question me paraît plutôt : « Que faisons-nous de la pensée ? ». Non pas : « à quoi sert-elle ? », mais plutôt : « qu'en advient-il ? ».

POLLA. — Oh, pardon ! Monsieur fait dans l'essentiel.

ARISTIDE. — Toi et ton snobisme plébéien ! Disons : est-ce qu'on pense encore dans notre société ? Et je n'ai pas de réponse. Tu vois, je ne suis pas sûr que la pensée nous aide à agir, sans même parler de *bien agir* (à supposer qu'on s'entende sur ce que « bien agir » veut dire). Certains actes instinctifs sont plus justes que la décision la plus mûrement réfléchie. Il y a même des occasions, plus fréquentes qu'on ne croit, où *penser* nous inciterait à suspendre toute action. Rien à voir avec « l'urgence de ne rien faire » qu'invoquait à l'occasion cette canaille de Talleyrand — encore une façon pour l'homme d'action, si désabusé soit-il, d'être aux aguets. L'inaction dont je parle est fondamentale. Au risque de t'irriter par un autre paradoxe, je dirais que cette inaction est parfois la seule manière que la pensée ait d'*agir*. Le renoncement, plus encore, le refus sont des vertus passablement négligées de nos jours. Il y a des jeux auxquels tout nous invite autour de nous et que seule la pensée nous aide à ne pas jouer.

POLLA. — À penser comme tu fais, c'est garanti, la pensée va finir par nous paralyser. Si je pige bien, l'engagement du philosophe se réduit à penser ce qui

l'empêche d'agir ? La belle affaire ! Ton engagement est moribond et ton amour sent le moisi.

ARISTIDE. — Erreur : j'adore ton emportement, j'aime ton indignation. J'en ai contre ceux qui nous prescrivent la santé, la gymnastique et le consensus. La société a ses clichés, ses médecins, ses ordonnances, et les malades que nous sommes se consomment en exercices, se confondent en conformités et se ruinent en produits pharmaceutiques. Je n'y vois pas la moindre étincelle d'amour. (*Andrès se met à rire, il rit de plus en plus fort.*) Il n'y a pas de quoi rire...

ANDRÈS. — Ni de quoi se fâcher. Je viens seulement de comprendre quelque chose de très simple. Libre à nous d'ergoter sans fin : tant que nous resterons dans la généralité, nous n'arriverons à rien. La seule vraie question de l'engagement, c'est son lieu : où, quand, pourquoi, comment ?

POLLA. — Exactement ! Et c'est là qu'intervient la pensée.

ARISTIDE. — Bravo ! Place à la pensée opérationnelle !

POLLA. — Opérationnelle ?

ARISTIDE. — Eh oui ! Que dire d'autre de l'opération qui consiste à déterminer le lieu, le motif et la manière de nos actes ! J'ai faim, j'ouvre le frigo, je vois que quelqu'un d'autre a fini le gruyère et je me rabats sur le saucisson. À ce compte là tout le monde pense tout le temps, y compris les chiens et les chats. Tu me diras que je ne connais rien aux animaux domestiques et que mes exemples sont ridicules. Et tu auras entièrement raison, parce que si la pensée c'est l'activité cérébrale, alors, effectivement, nous n'irons pas bien loin : son rapport à l'action est trivial et toute activité devient synonyme d'engagement. C'est parce que je distingue la

pensée — une certaine forme de pensée, du moins — de l'activité cérébrale, que je disais du philosophe ou, si tu préfères, de celui qui pense, qu'il n'a pas à s'engager. Il est engagé parce ce que *penser*, par définition, l'engage. (*Signes d'impatience chez Polla*). Laisse-moi poursuivre, je connais ton objection : l'idée que le philosophe, soi-disant, se *sait* baigner dans le monde autrement que tout le monde t'exaspère, et je te comprends. Oublions les philosophes et la philosophie. Admettons simplement qu'il y a pour chacun de nous des circonstances (la mort, la souffrance, l'infirmité, mais aussi l'amour, l'émerveillement) où nous sommes presque contraints de « philosopher ». Je veux dire : des circonstances qui nous amènent à penser. À penser l'énigme de notre présence au monde, à penser la difficulté d'être. Je ne suis pas en train de sélectionner une élite, de faire l'éloge de je ne sais quels « professionnels de la pensée » — *pouha !* —, je m'adresse à des *moments privilégiés*, parfois magnifiques, parfois terribles, auxquels — je crois, j'espère — personne n'échappe. C'est à ces moments-là que la pensée, qui doit soudain se mobiliser pour venir à notre rescousse, *risque* d'émerger comme engagement. Je dis « risque », parce que la plupart du temps ces moments passent, pour ne plus revenir de très longtemps, sans laisser de trace visible. Mais il arrive aussi qu'on s'en saisisse, que ces instants de grâce (ou de disgrâce lorsqu'il nous plongent dans le malheur) déclenchent quelque chose de durable ou de récurrent et que la pensée apparaisse alors comme une suprême manière d'être au monde, qui mérite d'être cultivée pour elle-même...

POLLA. — Pour elle-même ! Une manière éthérée qui te ressemble bien : égoïstement aristocrate. Tout dans la tête, le pur esprit ! Et le corps ? Et La jouissance ? Et La souffrance ? Et les autres ?

ANDRÈS. — J'allais le dire ! N'y aurait-il pas une manière de s'engager par la pensée qui serait susceptible de changer notre rapport au monde ? Et donc, du même coup, notre rapport au corps, notre rapport à la jouissance et à la souffrance, notre rapport aux autres... ? Mais cela nous ramène à l'éternelle question de la liberté humaine. Il est clair qu'à l'échelle cosmique la liberté ne signifie rien. Nous, dans notre île, il y a longtemps que nous y avons renoncé. La discussion que nous avons ici n'aurait chez nous aucun sens, et je me rends compte, soudain, à quel point je suis déjà contaminé par votre société d'y prendre part. Comment parler d'engagement si l'homme n'est pas libre ? Et comment faire de la pensée un outil de libération si cette pensée ne nous appartient pas ? Ah, que tout cela est compliqué...

ARISTIDE. — Questions sans issue, mon cher. Scientifiquement, la liberté est une notion inutilisable. Pratiquement c'est une fiction nécessaire. L'homme n'a d'autre choix que de croire en la possibilité de choisir. Ne pas choisir, c'est encore une sorte de choix, et le renoncement une forme d'engagement — pas nécessairement la moins exigeante, d'ailleurs. Tiens ! renoncer à la pensée, par exemple, me paraît impossible, ou c'est à tout le moins une prouesse quasi surhumaine... Nous ne choisissons pas de penser. Pourtant, l'homme choisit, il n'a pas le choix !

POLLA. — Bon, ça va, on a compris. Et alors ?

ARISTIDE. — Alors, l'engagement, c'est peut-être la décision de choisir. Indépendamment de la question de savoir si on est libre ou non. Et cette décision n'est pas seulement réfléchie, elle *est* réflexion. Ce n'est pas : on réfléchit et on décide, comme un stratège. C'est : j'engage ma réflexion, je me risque comme être pensant...

POLLA. — *Words, words, words !* À quoi donc te risques-tu, pauvre pensif ?

ARISTIDE. — *Justement* : je ne sais pas. Sait-on d'avance ce qu'on risque à penser ? La folie, la réprobation, l'exil, la mort ?... La connaissance, le désir de comprendre, on ne sait jamais où cela mène. Cette inconnue, c'est ce qui fait leur attrait, même si ça « finit mal ». Œdipe, par exemple. Lui qui voulait tant savoir la vérité, lui qui, du haut de sa royauté, dirige l'enquête tambour battant, quand il voit enfin où elle mène, il se crève les yeux. Sans que personne ne le lui demande, ni les hommes ni les dieux. Il le fait pour lui, peut-être parce que c'est la dernière liberté qui lui reste, mais aussi pour que son regard ne soit plus dirigé qu'en lui, là-même où jusqu'ici il n'a rien su voir...

POLLA. — Mais au point où il en est, Œdipe n'a plus rien à perdre. La vue du monde ne peut lui être qu'insupportable, sa vie est derrière lui et, en se crevant les yeux, il s'en dégage, il fuit, une fois de plus. Comme il a fui Corinthe, comme il a fui l'oracle. Quelle figure de l'engagement, vraiment ! En se mutilant il se transforme en victime et oblige ses filles à le guider. Tu parles d'un modèle !

ARISTIDE. — Et Antigone ? (*Étonnement de Polla*) Ça te va comme modèle ? Est-ce une assez belle figure de l'engagement pour toi ?

POLLA. — Ça sent l'arnaque à plein nez. C'est mon héroïne préférée, tu le sais bien. Allez, je ne peux pas dire non.

ARISTIDE. — Et tu ne seras pas déçue. Mais qu'y a-t-il d'admirable en elle ?

POLLA. — Bien des choses : l'amour, la fidélité, le courage, la droiture, la piété...

ARISTIDE. — D'accord, à une réserve près, quant à l'amour. Antigone rejette cruellement sa sœur Ismène de ce qu'elle ne pense pas comme elle. On pourrait même dire qu'elle préfère la dépouille de son frère à l'amitié de sa sœur. Ismène est bannie de son amour et, à ses yeux à elle, Antigone, exclue de la famille, même après qu'elle a décidé de la rejoindre dans sa rébellion. Trop tard, dit Antigone. C'est tout de même terrible... Une Antigone, aujourd'hui, serait considérée comme la figure de l'intolérance.

POLLA. — Très bien. Le monde est intolérable, et la tolérance dégueulasse.

ARISTIDE. — Je ne suis pas sûr qu'Antigone porte un jugement sur le monde. Elle juge plutôt de sa situation... Mais, dis-moi, au fait, qu'est-ce qui la distingue de son père ? Ne sont-ils pas tous deux suicidaires ?

POLLA. — Mais c'est la capacité de choisir. Œdipe n'a rien choisi — sauf de se crever les yeux, comme tu dis. Antigone pourrait se ranger à l'avis d'Ismène, vivre prudemment...

ARISTIDE. — Vivre prudemment, tout est là ! C'est ce qu'elle refuse. Antigone refuse la mesure que lui conseille sa sœur. La *mesure*, c'est quelque chose, ça. Quelque chose que les Grecs étaient très loin de mépriser... Mais a-t-elle le choix ?

POLLA. — Bien sûr, elle pourrait choisir d'obéir.

ARISTIDE. — Je veux dire : en quoi consiste au juste le choix qu'elle fait ? Est-ce simplement le choix de la justice, de la piété fraternelle ? (*Expression expectative de Polla*) Eh bien, non : c'est aussi, c'est surtout le choix de la lucidité. Et c'est ce qui la rend semblable à son père : intraitable. À la différence d'Ismène, Antigone *comprend*. Antigone pense sa vie, analyse sa situation ; elle

regarde d'où elle vient ; elle voit bien qu'elle, pas plus qu'aucun autre membre de la famille, n'échappera au destin, au désastre, au malheur — appelle ça comme tu voudras. Alors, le malheur, elle ne va pas se contenter de le subir, tu comprends ? Elle va le faire, elle va le provoquer. D'objet elle devient, si peu que ce soit, sujet...

ANDRÈS. — Tout cela n'est pas très joyeux, mon cher. Le sujet ne peut-il se connaître ailleurs que dans la détresse ? Que gagne-t-il à cette connaissance ? N'est-ce pas ce qu'un de vos philosophes appelle la conscience malheureuse ?

ARISTIDE. — Non, je ne crois pas. La conscience malheureuse se lamente, se complaît dans son malheur. Rien de tel chez Antigone, sauf un bref moment de tristesse à l'idée de tout ce qu'elle n'aura pu cueillir de la vie. Un hymne à la vie en plein désastre ! Tu te rends compte... ! Mais elle ne s'attarde pas à ces regrets car elle ne perd pas de vue qu'elle est le rejeton de l'inceste. Contrairement à Ismène qui s'imagine pouvoir oublier et se faire oublier. Mais à quel prix ? Au prix d'une forclusion qui la condamne à vivre comme une morte. Alors qu'Antigone vit sa mort, comprend de quoi et pour quoi elle meurt. C'est évidemment un cas extrême, mais son illustration n'en est que plus saisissante. Dès le moment où l'on cherche à comprendre, on ne peut plus se plaindre. C'est cela devenir sujet, c'est s'engager dans la pensée, s'y engager assez loin pour ne plus pouvoir se contenter de subir. Et ça, Andrès, ce n'est pas triste. Il y a là au contraire une possibilité, difficile, exaltante, d'engager toute sa...

(Chahut, bruit de bottes et coups furieux contre la porte. Polla s'y précipite. Entrent et se bousculent Eudème, Max et Ursula, tous trois passablement éméchés)

EUDÈME, MAX & URSULA. — (*Hurlant — Max plus fort que les autres — et brandissant des bouteilles presque vides*)
Justice ! Justice ! Le peuple a faim et n'a plus rien à boire. (*Ils se mettent à chanter une chanson à boire. Andrès, Aristide et Polla se regardent, découragés*)

POLLA. — (*À Andrès et Aristide*) Aidez-moi à mettre la table. (*Bas à Aristide*) Et toi, cache ton Pauillac. (*Haut*).
Ce n'est pas ce soir qu'on parlera de justice. La philosophie peut dormir tranquille.